



- 28 HUMEUR *Contre la «surdité» de l'Église chrétienne*
- 29 LIVRES *Quand un idiot réécrit le western...*
- 30 LIVRES *Ceux qui ont tué Barthes, Pasolini, etc.*
- 31 MUSIQUE *Le troisième tango à Paris de Gotan Project*
- 31 BACH *Les Variations Goldberg: le choix du clavecin*
- 35 CHRONIQUE TV *Un si charmant pédophile*

Il rêvait d'un autre cinéma

Rencontre. Le Fribourgeois Daniel Duqué signe un premier long-métrage déstabilisant, différent.

STÉPHANE GOBBO

Pour son premier long-métrage, le cinéaste fribourgeois Daniel Duqué – aujourd'hui installé en Valais – a choisi de ne pas brider ses envies. *A travers les branches d'un arbre* est un film sans concessions, différent. Une sorte d'essai cinématographique, un long-métrage qui pour le spectateur ressemble plus à une expérience sensorielle qu'à un film.

«C'est en lisant un livre qui parlait d'un rapport très fort entre un enfant et son père que j'ai alors compris qu'il fallait que je parle de cela, explique Daniel Duqué. J'avais de mon côté entrepris tout un cheminement par rapport à ma relation avec un père d'une certaine manière absent, relation que j'ai résolue avant sa mort. Mais

sa chemise d'enfant, l'appareil photo de son père au cou, il se rend avec sa sœur Sofia aux abords de la ville, là où jadis son père l'emmena photographier des sans-abri. A travers une voix sur dictaphone et des portraits-photos d'enfants de la guerre, s'ébauche un échange avec ce père par-delà le temps et les distances. Au gré des lieux et des rencontres, Pierre ouvre son regard et rapproche l'Autre au loin, en un jour étiré comme un été.»

Efficacité souterraine

«J'espère que d'une certaine manière mon film sera thérapeutique pour quelques personnes, confie Daniel Duqué. Il en ressort je pense une certaine forme de générosité, une rédemption.» Né en 1961 à Fribourg, Daniel Duqué y a vécu une trentaine d'années, avant de s'installer à Lausanne puis, avec sa famille, de choisir de se retirer dans le val d'Hérens.

Une décision qui a également conditionné son passage au long-métrage, lui qui s'est lancé dans le cinéma au début des années 1990 après des études de psychologie.

«J'ai pu, grâce à la montagne, éprouver mon rapport au monde. Dans ce paradis avec une nature très forte, j'ai notamment repensé aux nombreuses guerres qui l'ont touché depuis les années 1990. Quel est notre lien avec ce monde quelquefois horrible? C'est ainsi que j'ai relié ces deux choses, l'ouverture au père et l'ouverture au monde. C'est pour cela que le père du



Dans son film, Daniel Duqué «raconte» l'histoire de Pierre et Sofia, deux jeunes confrontés au vide laissé par la mort de leur père. MERLIN FILMS

film est reporter, ce qui me permettait de parler du rapport à l'autre au travers de photographies de reportage. Comment communiquer avec l'autre? Il y a là-dedans quelque chose de mystique, de cosmique, qui m'intéresse.»

Afin de suggérer la guerre, Daniel Duqué a choisi de tourner dans un terrain vague. Il a trouvé le lieu idéal en France, dans la région de Clermont-Ferrand. Ce terrain vague symbolise la guerre, la déshérence. Avec sa scénariste, il a travaillé longtemps sur le scénario. Il voulait avant de se lancer dans le tournage «être sûr de porter quelque chose, être sûr que les liens narratifs fonctionnent», même s'il n'aime pas le verbe fonctionner puisque ce n'est pas l'efficacité, mais la suggestion, qu'il recherche. «Je n'utilise pas les recettes habituelles du cinéma. L'efficacité de mon film est plus souterraine, j'ai mes propres recettes in-

times et profondes et j'espère que cette sincérité se voit.»

Les lois du marché

Qui dit film différent dit manque de soutien. Daniel Duqué a vidé ses poches pour ce projet également soutenu par les autorités valaisannes et séduisantes, de même que par des mécènes trouvés tant dans son canton d'adoption qu'à Fribourg. Le dossier qu'il a envoyé à l'Office fédéral de la culture (OFC) a par contre sans surprise été refusé.

«Mais il fallait que je tente le coup pour pouvoir dire qu'il y a un refus pour ce genre de films. Le discours de l'OFC, qui dit «faites du cinéma formaté parce qu'on veut du chiffre», est castrateur. De même, les producteurs et les distributeurs sont conditionnés par le marché. Ils ne traitent pas les films qui leur tiennent à cœur mais uniquement ceux qui peuvent marcher.»

Une belle musicalité

La première force d'*A travers les branches d'un arbre* est de provoquer le spectateur, de ne pas le laisser confortablement assis face à une histoire allant de A à Z selon des schémas narratifs éprouvés. Le film de Daniel Duqué interpelle, déstabilise, et il vaut mieux ne pas vouloir tout comprendre et se laisser bercer par sa belle musicalité. Musicalité tant sonore (importance des mots et des bruits) que visuelle (le montage et les cadrages sont extrêmement soignés). Le réalisateur explique vouloir pousser le spectateur à «regarder autrement le réel». Pour lui, l'impression de réel est d'ailleurs plus forte lorsqu'on le recrée plutôt que lorsqu'on cherche le réalisme à tout prix. Ce n'est pas pour rien si ses cinéastes de chevet s'appellent Antonioni, Bresson, Tarkovsky ou Bergman.

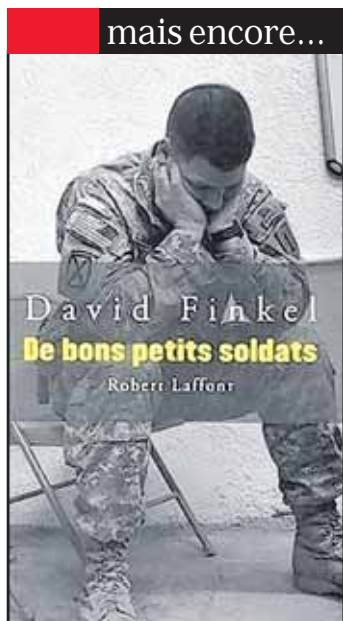
S'il parle avec verve de son film, des émotions qu'il a voulu suggérer en opposant par exemple les contraires (lumière-ombre, caméra portée-plan fixe, ici-ailleurs), celles-ci restent néanmoins parfois relativement absconses. Tout en étant séduit par cette proposition cinématographique audacieuse et différente, on peut parfois rester perplexe face à une certaine rigidité – voulue et assumée – dans le jeu des acteurs. SGO > Avant-première à Fribourg, en présence de Daniel Duqué, le jeudi 15 avril à 18h (Rex). Sortie dans les salles romandes dès le 21 avril.

Je n'utilise pas les recettes habituelles du cinéma

DANIEL DUQUÉ

J'ai alors remarqué que je n'étais pas seul, que d'innombrables personnes vivaient ce manque de communication avec leur père. Beaucoup n'ont même jamais réussi à dire ce qu'ils ressentait vraiment avant la mort de leur père.»

A travers les branches d'un arbre «raconte» – entre guillemets puisque le film n'est pas à proprement parler narratif – l'histoire de Pierre. «Pour redécouvrir son père mort en reportage dans un pays lointain, ce jeune homme sans âge tente un ultime rapprochement, résume le dossier de presse. Serré dans



Irak: les bons petits soldats de l'oncle Bush dans une putain de guerre

JACQUES STERCHI

En 1967, Michael Herr «couvrait» la guerre du Vietnam et en rapportait *Putain de mort*, le livre culte et coup de poing sur l'enfer du borbier asiatique. Quarante ans plus tard, le journaliste David Finkel a suivi durant un an le bataillon d'infanterie 2-16, envoyé à Bagdad dans le cadre de la glorieuse opération «Montée en puissance». Autrement dit tenter de sécuriser les quartiers de la capitale irakienne contrôlés par les milices, les snipers et les terroristes de tous bords. Son récit, *De bons petits soldats*, pourrait bien être à la guerre d'Irak ce que *Putain de mort* fut à celle du Vietnam. Finkel y confronte les dé-

clarations et fanfaronnades de George W. Bush avec le quotidien des soldats de ce bataillon.

On progresse, annonce Washington. Mais de mois en mois, en 2007 et 2008, la moindre accalmie sur le front des attentats contre l'armée américaine ne fait que laisser présager une recrudescence de la violence. A certaines périodes, pas une sortie des soldats américains sans qu'au moins un de leurs véhicules ne saute sur un engin bricolé et dissimulé dans les rues. Il y a le premier mort, le deuxième, le troisième, les tirs incessants, les blessés, les mutilés, ceux qui ne s'en remettent jamais

psychologiquement. Comme au Vietnam avec son lot de vétérans à tout jamais bousillés. Pour autant, le témoignage de David Finkel donne à voir des hommes plus déboussolés que révoltés contre leur commandement. Ainsi le lieutenant-colonel Ralph Kauzlarich, commandant du bataillon, quand il rentrera enfin chez lui, restera persuadé qu'il a gagné si ce n'est la guerre, du moins son engagement. L'incompréhension est totale dans cette société irakienne éclatée, qui ne semble pas vouloir de l'aide américaine, se dit-il. Lui qui tente de mener à bien la sécurisation des quartiers, un projet d'égoût enterré, l'alphabetisation des adultes,

etc. Lui qui se heurte aux promesses non tenues, à la violence, à la trahison, à l'acharnement des milices à tuer ses hommes et tout Irakien qui «collabore» avec l'occupant. Un document qui ne juge pas mais qui raconte l'enfer qu'est cette guérilla urbaine, ce borbier où les civils sont massacrés, où des centaines de soldats pas même âgés de vingt ans retournent chez eux en pièces détachées. C'est bien une putain de guerre, mais son rythme est si infernal que bien des hommes semblent la traverser dans un terrifiant état d'hébétéude. Un livre fort. I > David Finkel, *De bons petits soldats*, Ed. Robert Laffont, 335 pp.